

L'apport de la sémiotique à la réflexion sur l'américanité Altérité, métissage et utopie.

Communication présentée au Colloque «L'Amérique, terre d'utopies» dans le cadre du Congrès de l'Intercom tenu à Salvador de Bahia, Brésil, en septembre 2002.

Jean Fisette

Université du Québec à Montréal

Dans le cadre de cette rencontre des Amériques, je suis invité à venir traiter, d'un point de vue sémiotique, de la question de l'*américanité*. Je le ferai en m'appuyant sur deux romans exemplaires et en tâchant de démontrer l'apport du pragmatisme philosophique à cette discussion.

Je crois qu'effectivement, il y a, dans la position pragmatiste, une composante de première importance, un apport essentiel à une pensée propre à l'Amérique qui est a été généralement omise de ces discussions et qui pourrait s'avérer utile à la réflexion sur l'américanité. Mais avant d'y arriver, question de préparer brièvement le terrain, je voudrais proposer quelques réflexions préliminaires sur ce thème, sur les inévitables connotations sociales culturelles et politiques de son utilisation; et enfin, sur la fragilité de ses assises autant que sur les effets extrêmement importants qu'il peut entraîner dans les représentations que nous nous faisons de nous-mêmes.

Quelques remarques préliminaires

En rédigeant ce paragraphe d'introduction, j'ai évité d'employer la formule qui m'aurait bien simplifié la tâche d'écriture, soit: la "notion" d'*américanité*. Car, il n'y a pas là de *notion*. Une notion, c'est, pourrais-je suggérer en simplifiant, un espace délimité, à la façon d'un acquis, dans le tissu de la pensée. Or l'américanité c'est quelque chose de beaucoup plus primaire, mais aussi beaucoup plus ouvert, c'est un renvoi à des expériences, à un territoire, à des lectures de l'histoire, à des aspirations et aussi à des désirs partagés collectivement.

On comprend que dans ces conditions où un terme ne soit que fort peu restreint par les découpages ou les délimitations linguistiques et notionnelles, il appartienne encore à ce que l'on pourrait appeler un *état sauvage de la pensée*; et qu'alors, il puisse être revendiqué par diverses factions politiques, sociales ou culturelles pour justifier des positions. Au Québec, un tel débat a cours actuellement¹. Et je n'ai aucun doute que cette question de l'américanité ne vienne aussi alimenter de nombreux débats ailleurs sur le continent. Notre présence ici, pour une réflexion collective sur cette question, en témoigne avec suffisamment de clarté. Je me contente ici d'indiquer les connotations de l'expression et, par voie de conséquences, les utilisations qui risquent de nous échapper.

La seconde remarque préalable que je voudrais introduire tient au caractère métaphorique du terme *américanité*: il s'agit en somme d'une *dénomination géographique*. Et pour caractériser une tendance de pensée, on reconnaîtra que c'est là une assise fort peu solide. De plus, on pourrait demander s'il y a encore un sens à se référer à une spécificité continentale en cette époque qui est essentiellement orientée vers la mondialisation. L'histoire de la langue démontre que la motivation première de telles dénominations géographiques disparaît généralement assez tôt de la conscience de l'utilisateur.

Par contre, l'insistance que l'on peut remarquer à maintenir cet usage du mot *américanité* m'incite à penser que ce terme soit à mi-chemin du processus de codification et donc de lexicalisation: il serait senti tantôt comme profondément motivé, engendrant des débats de culture à toute fin pratique insolubles, tantôt comme une étiquette simplement commode pour démarquer des appartenances. D'où la difficulté que nous rencontrons à l'abolir, à le délimiter ou encore à en régulariser l'usage. D'où aussi l'expression que j'ai suggérée *d'un état sauvage de la pensée*, comme s'il s'agissait d'une métaphore qui résiste encore à sa fixation.

L'ambiguïté de ce terme *américanité*, a récemment conduit certains analystes à suggérer d'abandonner ce terme, en raison, précisément du flou notionnel qui le caractérise. Mais dans la mesure où les usages qu'on en fait sont extrêmement dynamiques et créateurs, je crains qu'il n'y aurait là une perte qui se ferait au profit d'un *nettoyage*, à la façon d'une coupe à blanc dans l'imaginaire, et qui me paraît suspect. Les caractères flou et fluide du contenu du terme *américanité* me paraissent au contraire tout à fait révélateurs de l'état actuel de la pensée sur cette question et dont on ne saurait, sans gâchis, hâter la conclusion.

Deux fresques romanesques comme icônes d'une Amérique et d'une Contre-Amérique

Pour m'aider à saisir ce thème de l'américanité, je me référerai à deux classiques du roman susceptibles de nous aider à y voir un peu plus clair; je suggère un exemple négatif, certainement le plus éclairant et, par contraste, un second cas, positif.

D'abord, *Robinson Crusoé* de Daniel DeFoe qui constitue le contre-exemple par excellence de l'*américanité*. Un auteur européen raconte l'aventure d'un matelot, seul rescapé d'un naufrage, qui se retrouve isolé sur une île déserte (en fait l'Amérique) où il survivra une dizaine d'années, en reconstruisant, avec beaucoup d'ingéniosité, quelques éléments de sa culture d'origine. L'épisode central, le plus significatif, c'est celui de la découverte d'une trace de pied dans le sable de la plage. D'une certaine façon, c'est l'Amérique multiraciale, étrangère, sauvage qui vient à sa rencontre. Et, à ce moment précis de la découverte de la trace, que fait Robinson? Il s'enfuit, retournant se terrer comme une bête apeurée dans sa cabane; il y reste trois jours, enfermé dans le noir, à réfléchir, à tenter de comprendre ce qui lui échappe. Au lieu de faire face, en plein jour, à l'inconnu, Robinson reste enfermé dans sa "petite Europe". On sait tous qu'il finira, nécessairement, par sortir à l'air libre pour rencontrer l'auteur de la trace; ce qui est alors significatif, c'est qu'il maintiendra le "personnage" dans un pur statut d'*être étrange* n'ayant d'existence, tout au plus, que comme un épisode dans la durée de son attente d'un éventuel retour au pays natal; d'où le nom qu'il lui donne, celui de "Vendredi", soit un simple indice sur le rudimentaire calendrier de ce qui est donné comme un décompte de son séjour aux enfers. Vendredi, en fait l'Amérique vivante, n'aura pas droit à une reconnaissance de l'ordre du symbolique. La construction narrative est très claire: l'articulation fondamentale de l'histoire racontée ne repose pas sur la rencontre de Vendredi - ce serait la découverte de l'Amérique - mais bien sur la survenue du bateau de passage qui permettra le retour salvateur en Europe.

J'ajoute rapidement un dernier point: au moment de la publication de *Robinson Crusoé*, Daniel DeFoe et son éditeur ont fait croire qu'il s'agissait d'une aventure réelle; le subterfuge dura d'ailleurs une dizaine d'années, jusqu'à ce que le statut du texte soit établi et connu. Il y eut là un mélange de fiction et de réalité qui donna, auprès du public européen, l'Amérique réelle comme un lieu de

fiction, ou encore, au sens propre du terme, comme un lieu de nulle part, comme une *U-topie*. Et l'on sait que cette aventure de Robinson, est devenue l'un des grands mythes modernes, précisément construit autour de cette idée d'utopie. Il nous faudrait ajouter que les nombreux établissements en Amérique qui ont reproduit les termes (tels que décrits ici, pris à ce niveau de généralité) d'une telle installation essentiellement défensive n'ont pas survécu à la géographie du continent. Pour la raison bien simple que dans un pareil cas, l'Amérique, dans ce qui fait sa spécificité, est simplement niée.

L'autre roman que je voudrais suggérer, cette fois-ci comme référence positive, c'est, de Jack Kerouack, *On the Road*. L'histoire racontée est immanente à ce que nous appelons le discours du récit en ce sens qu'il n'y a pas de territoire qui ne soit reconnu objectivement, indépendamment de l'activité d'écriture qui est donc à la fois, investissement spatial ou géographique, oubli libérateur des certitudes antérieures, morales politiques et culturelles, rencontre et accueil d'une pluralité de cultures jusqu'au seuil d'un métissage ouvrant la voie à la création d'une culture métissée: ainsi, la découverte, par un Blanc du nord, de la culture sudiste du jazz et son intégration dans un mode de vie comme dans l'écriture sont ici exemplaires. À la différence du roman de DeFoe, le narrateur ici a coupé les amarres, en ce qu'il ne s'est pas ménagé de voies de retour. L'Amérique, ici présente au coeur de la double aventure de l'avancée sur la route et de la progression de l'écriture, n'est ni objective, ni fictionnelle et encore moins *u-topique*: cette Amérique est un territoire, immanent à l'imaginaire, qui se construit dans la rencontre d'un paysage et d'une conscience. L'Amérique de Kerouack c'est d'abord un paysage mental, donc profondément intériorisé et qui, on le concevra aisément, n'a plus rien de commun avec l'île étrangère de Robinson.

Une dernière suggestion: les deux exemples romanesques auxquels je me réfère ont stricte valeur d'illustration; je les ai choisis simplement en raison de la netteté des traits qui s'en dégagent; il va sans dire que de nombreux récits de voyage et de découverte ainsi que des récits d'investissement dans le territoire ont eu cours depuis les 500 ans qui nous séparent de Christophe Colomb et qui constituent la matière de nos littératures d'Amérique: des travaux de littérature comparée qui se conduisent actuellement, démontre la cohésion interaméricaine de cet imaginaire².

L'américanité que je tente de saisir se situe, à quelque part dans cette position intermédiaire, difficilement saisissable parce que instable entre, d'une part l'étrangeté d'un paysage qui relativise les acquis de culture et rend flous les représentations préalables et d'autre part, une simple promesse, sinon une pure virtualité qui donc n'apporte aucune garantie quant à son poids de réalité.

À ce point de ma réflexion une question se pose: se pourrait-il que l'américanité réside moins dans l'appel d'un espace à parcourir ou d'un territoire toujours à redécouvrir que dans le processus même de l'invention d'un paysage qui soit à la fois physique et moral, réel et imaginaire, symbolique et pourtant toujours prioritairement iconique dans sa présence à l'esprit?

C'est pour ouvrir une telle avenue de réflexion que je me permets une brève incursion dans le domaine de la pensée philosophique.

Le pragmatisme et la sémiotique

Pourquoi le pragmatisme? Pour deux raisons bien simples: d'abord, c'est qu'il s'agit là, d'une authentique création de l'Amérique; voire plus, il s'agit là de notre apport le plus original au

domaine universel de la pensée philosophique. Puis - et c'est ce que je tenterai brièvement de démontrer - nous y retrouvons d'une façon étonnamment juste, les traits généralement présentés pour définir l'américanité.

Je me réfère donc à un mouvement philosophique qui est né sur la Côte est américaine durant la seconde moitié du XIXe siècle et dont la figure centrale fut sans contredit celle de Charles S. Peirce; mais une école de pensée étant par définition le fait d'échanges et d'interactions, il faudrait énumérer un grand nombre de penseurs qui ont contribué à cette émergence. Je me contenterai de désigner deux personnages qui ont joué un rôle significatif à ce chapitre: William James et, plus tard, à partir du début du XXe siècle: John Dewey. Je m'empresse de préciser que le pragmatisme auquel je me réfère correspond à celui qui fut alors imaginé et que des chercheurs de partout dans le monde redécouvrent depuis une trentaine d'années. Ce pragmatisme n'est en rien réductible à une version affadie et abâtardie qui s'est développée sous la dénomination de behaviorisme (comportementalisme).

Comment penser la survenue du pragmatisme? Gérard Deledalle suggérait dans un article fort intéressant, paru il y a une vingtaine d'années³, que les descendants des Pères fondateurs de la République, une fois assurées les conditions minimales de vie matérielle, se devaient d'inventer une pensée originale et donc spécifique qui trouverait appui ailleurs que sur les catégories héritées de l'Europe colonialiste avec laquelle une rupture irréversible avait été inscrite par l'histoire. Ce sera le contexte de l'élaboration du pragmatisme.

Question de respecter les limites inhérentes à une simple communication, je me contenterai de présenter, d'une façon forcément schématique, quelques traits du pragmatisme, me référant essentiellement à Peirce qui en fut le fondateur:

1. Le pragmatisme fut d'abord imaginé non pas comme conception du monde ou une pensée philosophique pleinement élaborée, mais plus simplement comme une *position* du sujet du savoir exprimée par une *maxime* que l'on pourrait ramener, en simplifiant beaucoup, à l'idée suivante: la signification d'un objet, d'une notion, d'un symbole, bref de quelque forme de représentation, repose non pas sur quelque élaboration ou codification préalable; plus simplement elle se définit par la pluralité concevable des actions auxquelles pourrait conduire cette représentation. Bref, du point de vue pragmatique, un objet tire sa signification non pas de ses antécédents, mais de ce qu'il deviendra, dans l'usage, donc de ses conséquents.

2. Le modèle de départ est emprunté à la situation du chercheur dans son laboratoire; je reprend l'exemple classique donné par Peirce: comment définir le lithium? Et la réponse: par l'ensemble des usages connus et encore à venir de cet élément. Par exemple, l'usage qui est fait aujourd'hui du lithium dans la pharmacopée de troubles mentaux était virtuellement contenu dans la définition que s'en faisait Peirce, même s'il était inconnu dans les années 1870.

3. Ce qui signifie - et ce point est central - que l'objet de savoir reste toujours, en bonne partie, à venir; cette ouverture vers ce qui est encore à venir donne le savoir comme quelque chose de virtuel. Je cite un passage particulièrement clair: la signification "... ne réside pas dans ce qui est actuellement pensé mais dans ce avec quoi cette pensée peut être liée dans la représentation par des

pensées subséquentes; de sorte que la signification d'une pensée est quelque chose de totalement virtuel”⁴.

En somme, le savoir n'est pas un construit fixe; c'est plutôt un processus ou une action qui est toujours en cours: on retrouvera ici la fameuse formule, si typique de la pensée américaine, le “... in progress” désignant le dynamisme d'un mouvement jamais terminé. Le savoir est donc défini strictement comme une avancée ou comme une prospective⁵.

Cette définition des conditions du savoir répond clairement aux exigences qui, selon Deledalle, se posaient aux philosophes américains cherchant à construire leur spécificité: la rupture avec les valeurs du passé colonial devait nécessairement amener les penseurs américains à fixer vers l'avant les critères de validation, c'est-à-dire dans l'avenir. Seulement, par définition, l'avenir c'est ce qui est encore en attente: c'est donc dire que cette ouverture vers l'avant, c'est aussi l'inscription à la fois d'un manque et d'une confiance dans la nécessaire continuité des choses, des événements et de l'activité de l'esprit.

4. La position pragmatiste a conduit Peirce à l'élaboration d'une théorie des signes, soit une sémiotique. Sans entrer dans les arcanes de cette théorie, je voudrais simplement retenir quelques uns des traits qui sont essentiels et qui pourraient s'avérer fort utiles pour la compréhension de l'américanité. Encore ici, je me fais nécessairement schématique⁶.

- Les concepts ne sont rien d'autre que des habitudes de l'esprit qui se sont figés. Les objets de savoir n'existent pour notre esprit que sous la forme de signes. Penser, méditer, réfléchir, c'est manipuler des signes.
- Si le signe remplit une fonction de représentation, cette mise en présence est fondamentalement instable dans la mesure où elle repose sur un support qui est éphémère et fluide. Ce support, Peirce l'appelle, à la différence d'un symbole ou d'un simple indice, une icône.
- Pour cette raison, le signe, écrit Peirce est un *serait*, un “would be”. Il y a là, écrit-il un conditionnel marquant un possible, mais qui est aussi *une sorte de futur*.
- Le signe, comme le savoir qu'il porte, est, par définition, instable parce qu'il est en mouvement constant. On trouve ici la plus cinglante réponse que l'on pourrait imaginer aux tenants des valeurs du passé: si le signe se fixait - et je cite, “il deviendrait à tout le moins imparfait”.
- Plutôt que de parler de signes comme d'unités bien construites et emmagasinées dans un répertoire, il serait plus juste d'imaginer des mouvements d'avancées, de transformations, de représentations toujours éphémères: l'énergie qui porte un monde aussi mouvementé - et cette représentation qui lui est inhérente - Peirce l'appelle la *semiosis*. C'est là le principe à la fois du monde et de la pensée. Or assez logiquement, ce mouvement de la semiosis se fait “**ad infinitum**”. C'est là, la formule au coeur de l'imaginaire de la pensée sémiotique et pragmatiste de Peirce.

Pragmatisme, sémiotique et américanité

Alors qu'est-ce que le pragmatisme et subsidiairement la sémiotique peuvent apporter à la compréhension de l'idée d'américanité?

Je me contente ici de suggérer trois réflexions générales qui seront aussi des conclusions provisoires à cette brève présentation.

1. Américanité et pragmatisme

Je rappellerai simplement l'étonnante coïncidence entre la définition du pragmatisme (et les conditions de la sémiotique qui en découlent) puis, d'autre part, les principales thématiques rattachées à l'*américanité* en littérature⁷: en gardant à l'esprit les quelques suggestions qui ont été faites plus haut concernant l'écriture / l'imaginaire de *On the Road*, on rappellera la non-fixité des valeurs, l'errance comme condition de vie représentée par une aventure dont le terme-même n'est pas préalablement déterminé; l'instabilité des traits dans la définition des personnages et donc leur mobilité et leur imprévisibilité qui viennent attester de la plus grande fluidité dans la représentation et, concurremment, de la plus grande liberté dans l'imaginaire; la conscience de l'immédiateté des choses, des êtres et des actions répondant à la célèbre formule du "in progress"; l'imbrication très intime du paysage géographique perçu par les sens et du paysage mental, celui qui répond à un mouvement de l'imaginaire nécessairement orienté vers un développement encore imprévisible au moment de l'écriture; il y a là, la rencontre du virtuel et du sensible: ces deux catégories, qui sont centrales chez Peirce⁸, marquent aussi bien les conditions de l'élaboration de la sémiotique que le pays imaginé et inventé par le narrateur/voyageur de *On the Road*⁹.

2. Américanité et fondamentalisme

Il y a deux ans, Gérard Bouchard¹⁰ dressait un portrait désolant de l'Amérique historique, sociale et économique, démontrant que ce continent ne pouvait porter le rêve représenté par le terme *américanité*.

Et effectivement, il faut reconnaître que l'Amérique, celle des États Unis certes, mais aussi celle de l'Amérique latine, celle des Caraïbes, celle du Canada et celle de la Province historique du Québec ont aussi connu la position inverse, celle du fondamentalisme, marquant un État qui cède à la tentation de la fixation des valeurs comme pour se donner un refuge contre l'incertitude. Ce fut vrai politiquement des États-Unis de l'esclavagisme puis de l'Union américaine du sénateur McCarty, du Chili de Pinochet et des autres occupations militaires en Amérique latine, du Canada anglais profondément raciste de la première moitié du XXe siècle, du Québec historique de la domination cléricale. Et ces fondamentalismes ont aussi produit des valeurs symboliques que l'on ne saurait nier; ici je pense autant au célèbre roman américain de Daniel Hawthorne, *The Scarlet Letter* avec ses procès pour sorcellerie, qu'aux mandements de évêques canadiens-français relevant de la Contre-réforme maintenue artificiellement près de 250 ans au-delà de son incidence politique, aux mouvements fondamentalistes américains cherchant, encore aujourd'hui, à imposer, dans quelques États, la théorie créationniste du monde. En fait, les exemples seraient interminables.

L'Amérique, pas plus que les autres continents n'est à l'abri de ces revirements de l'histoire et de la culture. Postuler l'inverse, ce serait faire preuve de la plus grande naïveté. Si l'idée d'*américanité* reposait sur une telle croyance, c'est elle-même qui serait utopie.

3. L'américanité, une dénomination géographique ou une représentation mythique?

Mais l'Amérique fait toujours rêver. Cette Amérique-là, on le reconnaîtra, est plus près du mythe que de la réalité. J'ai fait allusion plus haut à l'aventure de Robinson qui est devenue le mythe moderne de l'utopie: ce qu'on avait compris, c'est que l'Amérique y est donnée comme utopique parce que la rencontre n'a pas eu lieu et qu'elle est restée une terre étrangère. Peut-être serait-ce l'Amérique archétypale, celle qui fut d'abord rêvée par Christophe Colomb, au seuil de la Renaissance, qui représenta le premier mythe fondateur de la modernité, dans toute son ambiguïté: une entité nourrie du rêve d'une *Jérusalem reconstituée* et, simultanément, un lieu autre, celui de la possibilité - et de l'espérance - d'une grande rupture avec les valeurs acquises et, de ce fait, permettant un renouveau fondamental de la civilisation.

Peut-être, l'Amérique est-elle encore de nos jours le lieu par excellence de ces inimaginables syncrétismes et des potentielles contradictions - sinon des conflits - qui en découlent. En l'absence d'un passé prestigieux propre à établir des valeurs fixes, l'Amérique demeurerait le lieu d'une culture encore et toujours à venir; un peu à la façon du signe qu'imaginait un Peirce profondément américain, et aussi à la façon du paysage qui, dans *On the Road*, se crée à mesure de l'avancée vers l'ouest, cette Amérique serait toujours à advenir, dans l'immédiateté indéfinie de sa propre création. Si le terme *américanité* doit avoir un sens, peut-être ne réside-il ultimement que dans la possibilité-même de cette projection; pour certains ce serait une *intentionnalité partagée*; pour d'autres ce serait le *mouvement infini de la semiosis*; enfin, pour l'artiste, il y a l'exemplaire manuscrit tout d'une traite, sans rupture ni couture, de *On the Road*.

Il y a là partage, au sens du classique du *sensus communis*, d'un mythe. Le point central, on l'aura compris, c'est qu'ici, le terme *mythique* ne signifie pas irréalité ou fausseté; bien au contraire, comme le démontre l'anthropologie, cette science moderne par excellence, née de la rencontre de l'Europe et du nouveau monde, le mythe renvoie à un noeud, souvent inextricable, de tensions, de rêves, de projections qui constituent l'âme d'une collectivité. C'est ainsi que les trois thèmes que j'ai retenus, l'altérité, le métissage et l'utopie confèrent conjointement, malgré leurs incompatibilités, un contenu problématique – à la fois irréductible et impondérable – à l'*américanité*.

Et le territoire géographique de l'Amérique? Je me référerai ici à Peirce qui, dans une perspective phénoménologique¹¹, écrivait que la cellulose de la rose apporte une occasion d'exister à la beauté; de façon semblable, l'Amérique fournit une occasion d'existence à l'américanité; et comme la beauté pour la cellulose, l'américanité déborde infiniment l'Amérique.

1. Je me réfère à ces débats sans, toutefois, adopter une position précise à l'intérieur de ces discussions qui appartiennent fondamentalement à la science politique. Les principales sources auxquelles je me suis référé sont les suivantes: Yvan Lamonde, "L'ambivalence historique du Québec à l'égard de sa continentalité. Circonstances, raisons et signification", dans Gérard Bouchard et Yvan Lamonde (dir), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIXe et XXe siècles*, Montréal, Fides, 1995, p. 61-184. Jocelyn Létourneau, "Passer d'héritiers à fondateurs. Le grand récit collectif des Québécois revu et corrigé par Gérard Bouchard" [1999] dans *Passer à l'avenir. Histoire, mémoire et identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, 2000, Éditions du Boréal, p. 43-78. Gérard Bouchard, "Des itinéraires collectifs, des procédés discursifs. Essai de modélisation", dans *Genèse des nations et des cultures du Nouveau Monde*, Montréal, 2001, Éditions du Boréal, p. 367-395. Joseph Yvon Thériault, *Critique de l'américanité*, Montréal, 2002, Québec-Amérique, 374p.
2. Des travaux fort intéressants de littérature comparée sont actuellement conduits dans cette perspective d'un imaginaire partagée entre les Amériques. À titre d'exemple, je pourrais suggérer, de Lícia Soares de Souza, «Utopies américaines au Québec et au Brésil: essai de littérature comparée» dans *Interfaces. Revistas da ABECAN. Associação Brasileira de Estudos Canadenses*, Vol 1, no2, 2002, p55-83.
3. Gérard Deledalle, "Peirce dans l'histoire de la pensée. La philosophie américaine et la nouvelle philosophie universelle", *Versus*, No, 55-56, 1990, p 29-40.
4. Charles S. Peirce, "Quelques conséquences de quatre incapacités" (1968) dans *À la recherche d'une méthode* (sous la direction de Gérard Deledalle), Presses universitaires de Perpignan, 1993, p. 84.
5. Voici la définition de la position pragmatiste: "Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception de l'objet", tiré de "Comment rendre nos idées claires (1878). La traduction en français est de Peirce lui-même. Tiré de *À la recherche d'une méthode*, op.cit., p.164-165.
6. On trouvera une voie d'initiation à cette matière dans deux de mes ouvrages: *Introduction à la sémiotique de C. S. Peirce*, Montréal, 1990, XYZ éditeur, 99p. et *Pour une pragmatique de la signification*, Montréal, 1996, XYZ éditeur, 300p.
7. Sur ce sujet, on pourra se référer à Jean-François Chassay, *L'ambiguïté américaine. Le roman québécois face aux Etats-Unis*, Montréal, 1995, XYZ éditeur.
8. Ces deux catégories fondamentales définissent la priméité, élément fondamental de la sémiotique.
9. On rappellera ici que le titre d'un chapitre de Gérard Bouchard, cité précédemment, "Des itinéraires collectifs, des procédés discursifs..." reproduit avec assez d'exactitude cette nécessaire superposition - et interdépendance - des deux avancées géographique et discursive qui définit un des postulats de base de la modernité de l'écriture. Je rappelle aussi que ce fut là le thème central de l'un des derniers grands textes de Fernand Dumont, "La société comme objet et comme interprétation", dans *Genèse de la société québécoise*, Montréal, [1993] 1996, Éditions du Boréal, p. 337-342.
10. Gérard Bouchard, "L'Amérique comme terre d'utopie", dans *Le Devoir*, le 4 avril 2001.
11. Ou, plus précisément, suivant le terme qu'il employait, dans une perspective *phanéroskopique*.